



Michel Cordillot

# Révolutionnaires du Nouveau Monde

Une brève histoire du mouvement socialiste  
francophone aux États-Unis (1885-1922)

LUX

Extrait de la publication



RÉVOLUTIONNAIRES  
DU  
NOUVEAU MONDE



MICHEL CORDILLOT

RÉVOLUTIONNAIRES  
DU  
NOUVEAU MONDE

*Une brève histoire  
du mouvement socialiste francophone  
aux États-Unis*

*1885-1922*



*La collection « Mémoire des Amériques » est dirigée par David Ledoyen*

Dans la même collection :

- André d'Allemagne, *Le colonialisme au Québec*
- Laurent-Olivier David, *Les Patriotes de 1837-1838*
- Frederick Douglass, *Mémoires d'un esclave*
- John Gilmore, *Une histoire du jazz à Montréal*
- Benjamin Franklin, *Avis nécessaire à ceux qui veulent devenir riches. Mémoires et propos au fondement de l'Amérique marchande*
- Louis-Joseph Papineau, *Histoire de la résistance du Canada au gouvernement anglais*
- Vladimir Pozner, *Les États-Désunis*
- Howard Zinn, *Une histoire populaire des États-Unis. De 1492 à nos jours*

Photographie de la couverture :

*Four men, two women, one boy, fist raised, holding black flag*

LPF.1231, Labadie Collection, University of Michigan

© Lux Éditeur, 2009

[www.luxediteur.com](http://www.luxediteur.com)

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2009

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale et Archives du Québec

ISBN 978-2-89596-087-4

978-2-89596-605-0 (epub)

978-2-89596-805-4 (PDF)

*À ma grand-mère Jeanne Cordillot, qui m'a aidé à  
comprendre pleinement le sens du mot liberté.*

## AVANT-PROPOS

COMME BEAUCOUP d'autres livres, celui-ci a sa propre histoire. Il est en fait né d'une escapade généalogique franco-qubécoise dans une belle région de Bourgogne, l'Auxois, et des discussions qui lui ont fait suite à propos des recherches biographiques et des rapports entre petite et grande Histoire.

Au départ, et sans doute à tort, je n'avais pas envisagé pour ma part de donner ce genre de prolongement à l'important travail collectif de recherche mené durant plus de quinze ans sur les militants francophones d'Amérique dans le cadre du *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, le célèbre « Maitron <sup>1</sup> ». La finalité principale, telle qu'elle en avait initialement été définie, était de constituer une base de données biographiques. Pratiquement achevée, celle-ci comporte à ce jour près de 4 700 entrées.

Une partie de ces biographies est déjà accessible au public, puisque 1 000 d'entre elles ont été publiées sous

1. Conçu à l'origine par Jean Maitron et continué sous la direction de Claude Penetier, le *DBMOF* compte à ce jour 48 volumes parus (8 autres suivront d'ici 2012), plus 8 volumes internationaux et 3 dictionnaires thématiques. Ce travail de longue haleine, d'ailleurs sans équivalent au monde, constitue le plus important ensemble de dictionnaires biographiques jamais publié en langue française.



la forme d'un volume intitulé *La Sociale en Amérique. Dictionnaire biographique du mouvement social francophone aux États-Unis, 1848-1922*<sup>1</sup>, qui a été bien accueilli en France, mais aussi outre-Atlantique, où il s'est vu attribuer en 2005 par l'*Organization of American Historians* (OAH) son prix – le *Willi Paul Adams Award* – destiné à récompenser le meilleur ouvrage d'histoire des États-Unis paru dans une langue autre que l'anglais. Toutes les autres le seront dans un avenir proche, avec la mise en ligne du « Maitron ».

Bien qu'incomplète puisqu'il a fallu renoncer à y aborder les années 1848-1885 faute de place, cette brève histoire du mouvement socialiste de langue française aux États-Unis pourra néanmoins tenir lieu de présentation générale destinée à guider les utilisateurs de *La Sociale en Amérique* en leur apportant un cadre et une vision d'ensemble. En retour, les lecteurs désireux d'approfondir leur connaissance du mouvement socialiste francophone pourront se reporter à ce dernier ouvrage afin d'y consulter la biographie de la plupart des militants dont le nom apparaît dans les pages qui suivent. Ils y trouveront également des références plus précises concernant les sources.

Je tiens à dire ici ma profonde gratitude à l'égard des membres de la *Charleroi Area Historical Society* pour leur aide, ainsi que ma satisfaction de les voir œuvrer avec ardeur à la création du « Louis Goaziou Print Shop Museum ». Je remercie aussi mon collègue québécois

1. Paris, Éditions de l'Atelier, 2002. Précisons pour les lecteurs qui ne sont pas familiers avec ce terme que la « Sociale » désigne la République démocratique *et* sociale telle que l'espèrent les militants révolutionnaires et socialistes depuis 1848, et par extension le mouvement qui en a fait l'objectif ultime à atteindre.

Robert Comeau – lequel est aussi mon lointain cousin pour peu que l'on se donne la peine de remonter jusqu'aux comtes de Créancey –, d'avoir su fourbir les arguments qui m'ont convaincu de me replonger dans mes dossiers en vue de rédiger cette modeste synthèse, et surtout les responsables des éditions Lux, notamment Mark Fortier, qui ont aussitôt accepté l'idée de la publier.



## INTRODUCTION

LE DIMANCHE 16 octobre 1908, alors que la campagne pour les élections présidentielles bat son plein aux États-Unis, le train électoral affrété par le candidat socialiste Eugene Debs, le *Red special*, a prévu de marquer un arrêt en gare de Braddock, Pennsylvanie. Sur le quai, pavoisé de drapeaux rouges pour la circonstance, un petit groupe de militants locaux attend avec impatience. Ils ont personnellement été invités par le candidat à parcourir quelques kilomètres avec lui à bord de son train de campagne pour assister aux prises de paroles prévues dans toutes les petites gares qui jalonnent la voie avant le grand meeting qui se tiendra le soir même à Pittsburgh, Pennsylvanie, devant une salle archi-comble où 3 000 personnes n'auront pu trouver place. Ces militants se nomment Louis Goaziou, Fernand Meuter, Casimir Legal, Zénobe Delwarte, Louis Teillet, V. Monack et Laurent Carré<sup>1</sup>. Membres du Parti socialiste d'Amérique, tous exercent des responsabilités au sein des sections socialistes de langue française de Charleroi, Braddock, Sturgeon et MacDonald. Après celui qui a été fait à Jules Caumiant un mois avant eux à Carona (Kansas) dans des circonstances analogues, l'insigne honneur qui leur est

1. *L'Union des travailleurs*, 22 octobre 1908.

ainsi fait vaut reconnaissance officielle du rôle joué par les socialistes francophones de Pennsylvanie au cours de cette campagne électorale.

Né lui-même de parents alsaciens ayant préféré s'exiler de France plutôt que d'accepter de devenir allemands après l'annexion de 1871<sup>1</sup>, syndicaliste cheminot devenu célèbre au moment des grandes grèves de 1894 qui lui ont également valu son premier séjour en prison, Eugene Debs est le dirigeant charismatique du tout jeune Parti socialiste d'Amérique qu'il a largement contribué à fonder en 1901. Ce parti a vu le nombre de ses adhérents progresser rapidement (il en a déjà plus de 40 000 en 1908), et il commence du même coup à compter dans le paysage social américain. En 1904, à l'issue de la campagne présidentielle, Debs a obtenu un peu plus de 400 000 voix. Cette année, il a lancé sa campagne plus tôt. Entre le 30 août et le 25 septembre, son train électoral a parcouru 9 000 miles en traversant le pays d'Ouest en Est, s'arrêtant 190 fois pour lui permettre de tenir meeting. Plus de 275 000 auditeurs ont assisté à ces réunions (dont 15 000 à Chicago, 10 000 à Kansas City, 15 000 à San Diego, 10 000 à Portland, etc.), et au vu des foules compactes qui se rassemblent dans toutes les gares où il fait étape, Debs sait qu'il est assuré de progresser, même si l'on peut craindre que le système électoral très défavorable aux tiers partis ne décourage au dernier moment beaucoup de ses auditeurs de lui apporter leur suffrage.

Parmi ceux qui font le déplacement pour venir l'entendre, beaucoup sont des travailleurs d'origine étrangère,

1. Nick Salvatore, *Eugene V. Debs, Citizen and Socialist*, Urbana and Chicago, University of Illinois Press, 1982.

arrivés depuis peu aux États-Unis en quête d'une vie nouvelle. Or, si les travaux historiques bien informés mentionnent, de manière souvent assez détaillée, le rôle joué dans l'histoire sociale des États-Unis par les immigrants de diverses origines (Allemands, Irlandais, Italiens, Juifs, Bohémiens, Finlandais ou encore Russes), ils restent en général désespérément muets sur celui des Français.

Il y a sans doute plusieurs raisons qui peuvent expliquer ce silence. La première par ordre d'importance tient évidemment au fait qu'elle-même terre d'immigration ouverte aux travailleurs venus de toute l'Europe, la France n'a pas envoyé vers les États-Unis des contingents de migrants aussi massifs que la plupart de ses voisins européens à l'époque des migrations de masse (1830-1924). Pourtant, année après année, des milliers de Français sont vaille que vaille partis outre-Atlantique chercher fortune – ou plus prosaïquement un emploi leur permettant de faire vivre leur famille. Pour d'autres aussi, trop marqués politiquement, il s'agissait d'échapper à la répression ou à une mise à l'index qui les vouait à la misère en les privant de travail. Reste que ces immigrants français n'ont jamais constitué un groupe ethnique auquel son importance numérique aurait conféré un poids suffisant pour faire en sorte qu'il doive être pris en compte, ne serait-ce que localement – à la différence y compris des Canadiens francophones venus du Québec pour travailler « aux États » dans les usines de la Nouvelle-Angleterre.

Pourtant, à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la Première Guerre mondiale (et même un peu au-delà), on voit s'agréger autour de la frange radicalisée de l'immigration française – ou plutôt francophone, car Belges, Luxembourgeois et Suisses, du fait qu'ils parlent eux aussi

français, sont alors indistinctement étiquetés comme Français par les Américains – toute une nébuleuse militante. Se développent ainsi aux États-Unis, voire même au-delà de la frontière canadienne, une multitude d'organisations de langue française – car le primat de la langue sur la nationalité vaut aussi et d'abord pour les immigrants eux-mêmes – se réclamant d'idéaux de progrès et de transformation sociale, et qui agissent au plan social, économique, et aussi politique pour tenter d'améliorer la vie des plus défavorisés. Dans l'attente de pouvoir créer de toutes pièces une société nouvelle, ils entendent bien commencer par contraindre la société américaine à offrir un sort meilleur à ses déshérités.

Il sera question dans ce livre des années 1885-1922. La première de ces dates voit la renaissance outre-Atlantique d'un mouvement qui avait déjà joué un rôle non négligeable au temps de la Première Internationale, avant de se déliter, puis de disparaître. Le choix de l'année 1922 comme date terminale tient au fait qu'après cela, la Fédération socialiste française indépendante aura définitivement disparu au terme d'une lente agonie (de fait on perd pratiquement toute trace de ses activités à partir de l'automne 1916), après avoir été touchée de plein fouet par l'éclatement de la Première Guerre mondiale en Europe et ses répercussions au sein des communautés françaises et belges immigrées aux États-Unis.

Dans un premier temps, en gros jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le mouvement social francophone, encore balbutiant, est largement dominé par les anarchistes, qui ont réussi à s'implanter durablement dans un certain nombre de communautés minières de Pennsylvanie. Seule une poignée de socialistes membres du petit Parti socialiste

ouvrier animé par Daniel De Leon, qui s'efforce de populariser aux États-Unis une vulgate marxiste dogmatique tout en prônant la participation aux élections, tente alors, sans grand succès, de leur disputer le terrain. Toutefois, à compter de 1897 une évolution s'amorce, qui va à terme amener la quasi-totalité des militants francophones – y compris l'immense majorité des anciens anarchistes ou anarcho-syndicalistes – à rejoindre la mouvance du tout jeune Parti socialiste d'Amérique (PSA) dès les premières années du xx<sup>e</sup> siècle. Finalement constituée à la fin du printemps 1914 (et donc à la veille de la déclaration de guerre) au terme d'un long processus ponctué d'avancées et de reculs, la Fédération socialiste française se déclarera peu après indépendante du PSA, et le restera jusqu'à sa disparition.

Il est indéniable que dans une perspective d'ensemble à l'échelle des États-Unis, cette histoire peut sembler anecdotique, d'où aussi le silence des historiens. Compte tenu de ses effectifs limités (on parle ici de quelques milliers de militants et de sympathisants – mais il faut quand même rappeler que le Parti socialiste d'Amérique, qui a dépassé la barre des 115 000 adhérents en 1912, est retombé à 80 000 environ en 1914-1916), la mouvance radicale francophone a bien évidemment joué un rôle moins marqué et surtout moins visible que les Allemands ou encore les Italiens.

Certes, avant même la période étudiée ici, les tentatives de créer des colonies agricoles idéales menées à la veille de la Guerre de Sécession par Cabet et ses disciples communistes Icariens successivement au Texas, en Illinois et en Iowa, ainsi que celle lancée près de Dallas, Texas, par Victor Considerant et quelque 350 fouriéristes



ne sont pas passées totalement inaperçues. La place tenue au sein de la Première Internationale au début des années 1870 par les sections françaises, qui regroupaient pratiquement le tiers des adhérents américains lorsque le Conseil général fut transféré à New York en 1872, a également donné lieu à bon nombre de commentaires en son temps. Tout comme la présence, jugée scandaleuse par les bien-pensants, de plusieurs centaines d'anciens combattants de la Commune, arrivés à New York au moment même où une véritable tempête médiatique se déchaînait outre-Atlantique contre les fédérés parisiens, les journaux américains pour une fois presque unanimes ayant repris sans le moindre esprit critique les informations mensongères de la presse versaillaise et s'étant répandu en imprécations contre les « bandits » et les « assassins » qui avaient terrorisé les « honnêtes » Parisiens durant plus de deux mois<sup>1</sup>.

Les immigrés Français ont par ailleurs donné au mouvement ouvrier du Nouveau Monde des figures aussi emblématiques que Victor Drury (qui fut l'un des principaux idéologues des Chevaliers du travail au début des années 1880) ou Lucien Sanial (le bras droit de Daniel De Leon au sein du Socialist Labor Party, SLP). L'on verra aussi plus loin le rôle important joué par le Breton Louis Goaziou, non seulement par l'intermédiaire des journaux qu'il publia presque sans interruption de 1890 à 1916, mais également au plan national dans le Syndicat unifié des mineurs (United Mine Workers) et dans le Parti socialiste d'Amérique. Quant aux valeurs républicaines

1. Voir Michel Cordillot, « La proscription communaliste aux États-Unis, 1871-1880 », in *L'Internationale, la Commune, l'exil*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2010 (à paraître).

et démocratiques professées par le jeune Debs, elles ne sauraient avoir été totalement étrangères à son héritage familial. Mais tout cela n'a pas suffi à donner au mouvement social francophone une visibilité durable. Minorité au sein d'une minorité, il n'est finalement guère surprenant que son existence et son action outre-Atlantique soient restées ignorées au plan de la macro histoire.

Pour peu néanmoins que l'on se donne la peine d'examiner les choses de près, on découvre le rôle aussi important que méconnu que ces militants de langue française ont joué au plan local, syndicalement et politiquement, et plus encore sans doute dans la mise en place d'un réseau associatif extrêmement dense, dont la portée est allée bien au-delà du cercle des seuls activistes politisés, jusqu'à impliquer la majorité des membres des communautés francophones locales.

En fait, à travers l'histoire de ces drôles de Français d'Amérique, on voit apparaître en filigrane toute une série de questions plus vastes. L'intérêt de travailler sur un groupe ethnique de dimension restreinte ne se limite pas en l'espèce à celui qui est propre à toute étude de micro histoire d'une manière générale. Il est aussi de permettre de porter un regard plus fin sur des questions relevant de processus sociaux ou politiques complexes, notamment ici sur les problèmes liés à l'immigration de masse et au processus d'insertion des migrants dans leur société d'accueil, problèmes dont la compréhension est cruciale pour appréhender l'histoire des États-Unis dans sa globalité.

Depuis les années 1970, les historiens et les chercheurs ont substitué au modèle classique de la ruée des « déracinés » en quête d'un (improbable) « rêve américain » fonctionnant à la manière d'un pôle d'attraction irrésistible

et universel, des schémas migratoires plus complexes, incluant des migrations en chaîne, des mouvements d'aller-retour et des phénomènes de migration de retour d'une ampleur insoupçonnée. Une approche ciblée portant sur un groupe à la fois suffisamment important pour être significatif, et suffisamment restreint pour pouvoir être étudié au niveau des individus qui le composaient est de ce point de vue susceptible d'apporter des indications utiles. Une telle démarche permet également d'avoir une vision plus précise de la manière dont les migrants « transplantés », pour reprendre le terme popularisé par John Bodnar<sup>1</sup>, se sont avérés capables de mettre à profit leur culture, leurs valeurs, leurs réseaux ethniques, pour élaborer des stratégies collectives destinées à compenser les discriminations dont ils s'estimaient victimes, ou encore atténuer l'inégalité des chances qui restait flagrante entre les individus, tant en ce qui concerne le marché du travail que de leurs possibilités d'insertion sociale.

En cherchant à comprendre comment l'identité des immigrés que l'on va croiser dans ce livre s'est construite dans sa triple dimension sociale (en tant que travailleurs), politique (en tant qu'agents œuvrant à transformer la société), et ethnique (en tant qu'immigrés francophones), on aborde finalement de manière frontale la question très débattue de « l'ethnicité », cette forme de conscience née de l'expérience collective des immigrés qui transforme la perception qu'ils ont d'eux-mêmes, et donc celle du rythme, des modalités et des limites de l'acculturation de ces mêmes immigrés.

1. John Bodnar, *The Transplanted. A History of Immigrants in Urban America*, Bloomington, Indiana University Press, 1985.

L'histoire brossée ici est celle d'un mouvement depuis longtemps tombé dans l'oubli, et c'est donc d'abord à l'une de ces défaillances de la mémoire dont l'historiographie est assez coutumière s'agissant des « classes subalternes » ou des vaincus que ce petit ouvrage souhaite remédier. Mais il a aussi pour ambition de proposer au passage des pistes de réflexions plus larges à propos de certains phénomènes sociaux qui ont été constitutifs de l'identité américaine.



CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN SEPTEMBRE  
2009 SUR LES PRESSES DES ATELIERS DE  
L'IMPRIMERIE MARQUIS POUR LE COMPTE DE  
LUX, ÉDITEUR À L'ENSEIGNED'UNCHIEND'ORDE  
LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

Il a été composé avec L<sup>A</sup>T<sub>E</sub>X, logiciel libre  
par Sébastien MENGIN

La révision du texte et la correction des épreuves  
ont été réalisées par Thomas DÉRI

Lux Éditeur  
c.p. 129, succ. de Lorimier  
Montréal, Qc H2H 1V0

Diffusion et distribution  
Au Canada : Flammarion  
En Europe : Harmonia Mundi

Imprimé au Québec  
sur papier recyclé 100 % postconsommation

## Révolutionnaires du Nouveau Monde

Le socialisme eut son heure de gloire aux États-Unis entre 1885 et 1922. Cette histoire est connue. Ce qui l'est moins, toutefois, c'est la contribution de l'immigration française à ce mouvement politique. Des exilés de la Commune de Paris aux mineurs du nord de la France, nombreux sont les ouvriers et militants francophones qui ont poursuivi leurs luttes politiques aux États-Unis après y avoir élu domicile. L'historien Michel Cordillot nous rappelle dans ce livre les luttes, les espoirs et la vie quotidiennes de ces socialistes français d'Amérique.

*Révolutionnaires du Nouveau Monde*, c'est aussi un livre sur l'immigration. À travers l'histoire de ces drôles de Français d'Amérique, on découvre en effet toutes les difficultés, les espérances et les modalités d'acculturations au Nouveau Monde. Une expérience qui n'est pas sans rappeler celle des Canadiens français exilés en Nouvelle-Angleterre, avec lesquels ces socialistes eurent parfois maille à partir.

*Michel Cordillot est professeur d'histoire à l'Université Paris 8.*